

DR. WATIER.

Messieurs,

L'ouverture des cours de l'Université Victoria sera toujours pour moi une fête à laquelle je me ferai un devoir de participer. Deux années passées et je venais, comme vous, me livrer avec une nouvelle ardeur aux études médicales; cet époque forme un ensemble de contentement et d'impressions que je ne saurais jamais oublier et je repèterai ce vers connu de tous: "forsan et haec olim meminisse juvabit."

Je suis vraiment touché de la sympathie que vous me témoignez et je vous en remercie beaucoup. Veuillez croire aussi, Messieurs les Professeurs, que ce sera pour moi un plaisir toujours nouveau de venir chaque année payer ce tribut de respect et de reconnaissance à mon "Alma Mater" et vous remercier de m'avoir inculquer la science de la vie et par là m'avoir rendu digne de l'honneur d'être appelé un de vos confrères.

Messieurs les Elèves, il vous a été dit beaucoup de choses sur vos devoirs et sur la nécessité du travail; je sais que sur ce point vous êtes tous bien disposés, car le temps ameliore tout et on s'applique plus à présent que par le passé. Je n'en suis pas jaloux, au contraire je suis très heureux de le constater.

Cependant si, vû mon jeune âge, je ne craignais pas d'empiéter sur des droits aînés, je vous ferais part de quelques réflexions qui me sont venues depuis que je suis en pratique. Eh bien, Messieurs, comptant sur votre bienveillance, j'ajouterai quelques mots: non pour vous donner des conseils, je suis trop jeune et d'ailleurs je sentirais le pédagogue, mais afin de vous mettre en garde contre un certain nombre de médecins qui, dans leur ennui, vous chante que le médecin est le plus malheureux des hommes, qu'il en est le plus esclave; impossible suivant eux d'être heureux dans cette profession.

Mensonge que tout cela!